

Histoires de l'ancien temps du Sahara Algérien

Ce sont des histoires, bien vraies, que disait le Saharien de l'ancien temps.

Ceux qui aimait les entendre se souviennent encore – puis vaguement, peu à peu, oublieront – et nul ne saura plus.

Ce sont des histoires bien vraies et bien jolies, l'histoire de tout un pays. Ces souvenirs d'autrefois ne doivent pas mourir, ils font les jours riches de tout le passé.

Jeanne Pointet Bouira Algérie 1946

Écoute

Écoute le bruit – écoute le vent - écoute le chant des femmes et celui de l'enfant.

Le bruit te dit ce qui se passe tout près de toi - le vent te dit ce qui se passe loin de toi – et le chant te dit... ce qui ne se dit pas...

Écoute pour ne pas être surpris par le danger – écoute pour que la joie ne soit pas retardée –

Écoute ... et tu sauras ... ce que tu dois savoir...

Le silence

Le silence, le grand, le mystérieux silence.

Le désert, pas un bruit, pas un frémissement, pas un parfum.

Le calme de la terre et de l'air.

Ne rien entendre, ne rien voir, si ce n'est l'immensité du sable et du ciel.

Le silence, le silence profond, s'imposant à l'infini.

Loin des oasis, loin de la caravane, bivouaquant près d'un puits, loin de tout.

Est-il loin de tout, Celui qui disait :

« J'écoutais le silence et jamais autant d'harmonie. Je n'avais d'ombre que celle de mon cheval, depuis le lever du soleil jusqu'au clair de lune, et de nuages que la fumée de mon feu. »

Les pistes

Du sable – du sable à l'infini du cercle de l'horizon.

Pour suivre sa route, il faut savoir reconnaître les moindres indices ; parfois même les ossements d'un chameau ou d'un homme, abandonnés là, jalonnant le désert depuis bien longtemps. Mais l'horizon n'est pas immuable.

Par une lente évolution ou par le Simoun, le sable ondule.

Un amoncellement léger – insaisissable – et les dunes s'élèvent, puis s'effritent lentement, ou sont enlevées avec violence par le vent du Sud, si redouté. Elles glissent, s'unifient et la plaine est immense.

Il faut toute la science du désert pour aller de puits en puits. La mort guette qui s'en éloigne et qui s'attarde. Il faut aller droit au but, sans avoir à trop le chercher. Lire dans le ciel pour se guider et ne pas s'arrêter près de celui qui tombe.

Ainsi la route de la vie continue même quand une vie meurt.

Malgré le désarroi où s'effondre un avenir, il faut savoir ne pas perdre l'effort... mais il faut pouvoir... le suivre.

Les puits

De l'eau : c'est l'inquiétude du désert. Aussi longue que soit l'étape, il fallait à tout prix aller de puits en puits pour franchir l'immensité...à l'infini.

Creusés dans le sable, en larges bassins très bas, peu profonds. Les bêtes s'abreuaient et les hommes filtraient l'eau à travers leur burnous, pour se préserver du sable.

Elle jaillissait du fond, goutte à goutte, lentement l'emplissant si imperceptiblement qu'il n'était pas possible d'attendre. S'il était déjà tari, alors il fallait repartir coûte que coûte, pour atteindre l'autre puits. Chaque caravane le laissait aussi net qu'elle le souhaitait en arrivant. De tradition, la grande loi du désert est de faire pour les autres ce que l'on attend d'eux.

Les puits artésiens sont des sources merveilleuses jaillissantes. À des indices mystérieux, ils savaient l'eau sous terre, abondante.

Des hommes devaient creuser le sable, sachant que l'heure heureuse où elle jaillirait serait pour eux peut être l'heure dernière.

Ils disaient adieu à leur famille et priaient Dieu. Parfois, rejetés avec force, par le premier jet d'une puissance extrême. Parfois, entraînés dans les sombres profondeurs, ils ne reprenaient jamais et, aux grands cris de joie saluant l'eau nouvelle dans la lumière du ciel, s'ajoutaient des sanglots et des pleurs.

Les petits ânes

Un très vieux marabout – de haute classe et de grande piété – vivait seul au désert avec son serviteur, le fidèle Ali. Heureux dans la radieuse lumière du grand ciel et de sa bonté, sobre comme un vrai sage, il priait pour le bonheur de tous. Les caravanes s'arrêtaient, les chameliers demandaient conseil pour un mal quelconque ou un drame de famille ; puis ils repartaient, apaisés par sa sérénité, ne manquant jamais de laisser obole.

Il aimait à avoir près de lui des petits ânes roux du Souff qui, sur le sable, avaient des reflets roses.

Et puis le vieux marabout est mort.

Longtemps Ali soigna les petits ânes ; puis il mourut, seul, un soir ou un matin.

En mémoire très vénérée, les chameliers venaient camper là, et prier ; sans oublier de laisser du grain aux petits ânes.

Ils se sont multipliés, éloignés, devenus craintifs par la solitude, mais sachant bien reconnaître les puits, attendre de loin – leurs longues oreilles, bien droites, dessinées en ombre sur le ciel – que les caravanes, arrêtées là pour dormir et boire, s'éloignent.

De vieille tradition, les chameliers laissaient du grain pour les petits ânes en souvenir de Celui qu'ils ne connaissaient même pas, mais qu'ils savaient avoir été aimé de tous.

Les bergers nomades

Le méhariste, pour ses grandes randonnées, choisit longuement deux bêtes de race. Pendant des mois, loin de tout secours, sa vie dépendait de leur endurance. Pour les avoir en pleine forme, alternativement il laissait l'un, puis l'autre de ses méhara, six mois au pâturage ; ayant ainsi une bête reposée, vigoureuse, bien remise des longues privations et des grands efforts.

Les pâturages ... du sable, des touffes de drinn de-ci de-là. Libres, les méhara cherchent leur pâture, s'éloignent les uns des autres à perte de vue.

Leur berger savait, à la date prévue, les retrouver un à un, à la piste ; les ramener parfaitement remis de leur fatigue et il revenait pour six mois, avec d'autres bêtes épuisées.

Il est là, solitaire, des heures de rêve vague, chantant des mélodies ou vivant le silence.

Pour avoir du lait, sa seule ressource, il garde quelques chameles. Il fait de petits fromages bien compacts, bien secs, qu'il enveloppe soigneusement de feuilles de palmiers tressées, un fin travail de vannerie. Il les dépose dans un trou creusé sur la route des caravanes, sous un amoncellement de cailloux recherchés souvent très loin.

Le berger revient après une longue absence, découvrant à la place des petits fromages, soit une poignée de flouss, des petits coquillages longtemps la monnaie du désert, soit du grain, des dattes, un peu de linge ; jamais rien.

Les chameliers savaient bien que sous le monticule de pierres étaient des petits fromages, déposés là par un berger. Contents de l'aubaine, jamais ils ne le prenaient sans le remplacer.

La vipère

Le désert – le pays de la petite vipère à cornes redoutée et redoutable se glissant partout.

Il faut battre le sable avant de planter la tente, avant de se coucher, avant même de s'asseoir.

Il est sage de s'envelopper, d'étaler le bord de son burnous, pour que le reptile s'écarte du léger et fragile obstacle de laine.

Un vieux guide conduisait vers le sud la caravane.

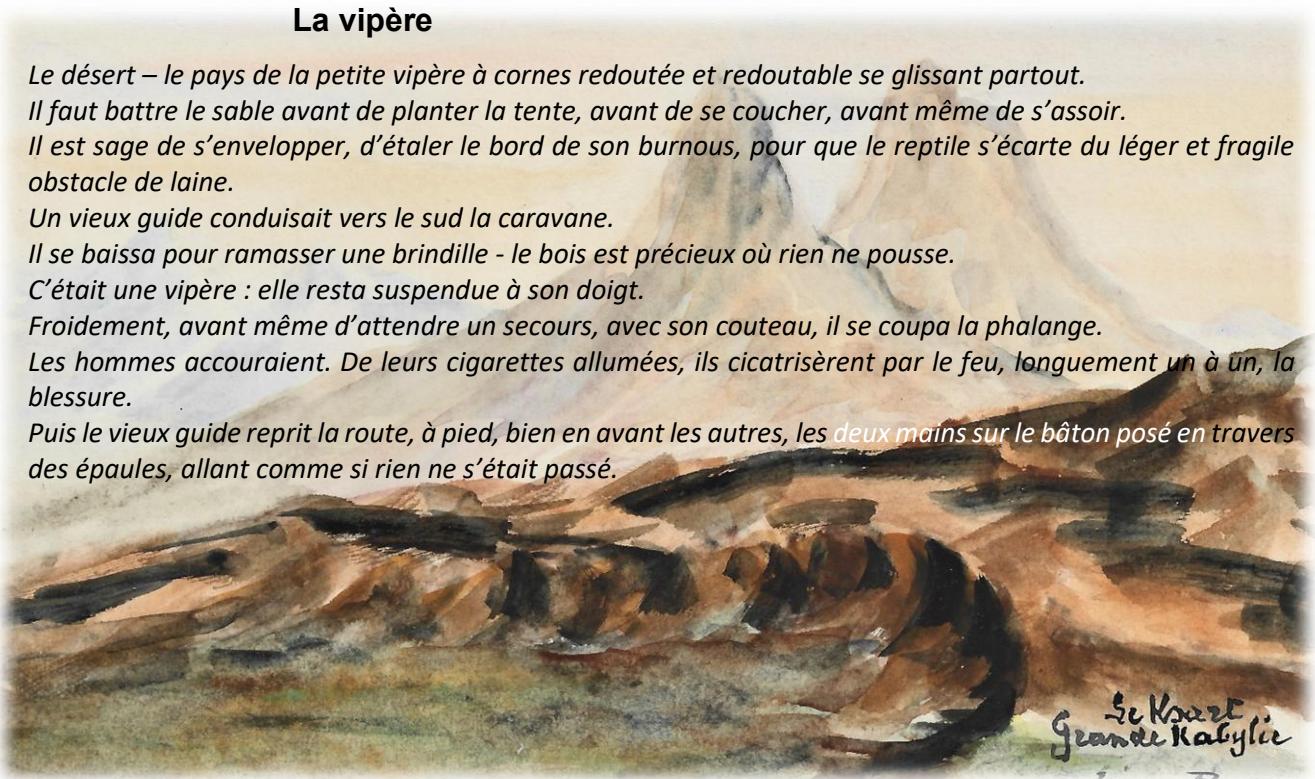
Il se baissa pour ramasser une brindille - le bois est précieux où rien ne pousse.

C'était une vipère : elle resta suspendue à son doigt.

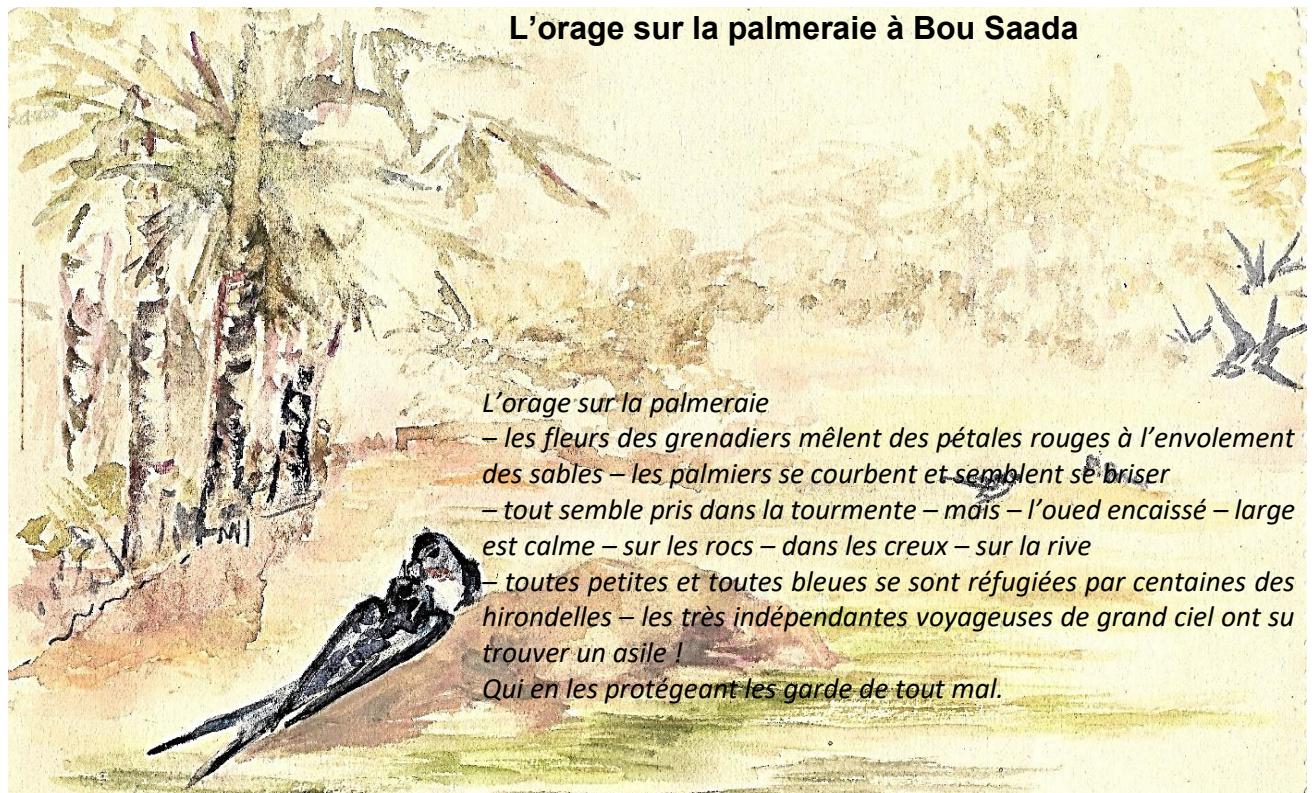
Froidement, avant même d'attendre un secours, avec son couteau, il se coupa la phalange.

Les hommes accouraient. De leurs cigarettes allumées, ils cicatrisèrent par le feu, longuement un à un, la blessure.

Puis le vieux guide reprit la route, à pied, bien en avant les autres, les deux mains sur le bâton posé en travers des épaules, allant comme si rien ne s'était passé.



L'orage sur la palmeraie à Bou Saada



L'orage sur la palmeraie

– les fleurs des grenadiers mêlent des pétales rouges à l'envollement des sables – les palmiers se courbent et semblent se briser
– tout semble pris dans la tourmente – mais – l'oued encaissé – large est calme – sur les rocs – dans les creux – sur la rive
– toutes petites et toutes bleues se sont réfugiées par centaines des hirondelles – les très indépendantes voyageuses de grand ciel ont su trouver un asile !

Qui en les protégeant les garde de tout mal.

Les roses de sable

Les roses de sable ne sont pas des fleurs, mais des merveilles, créées par le temps. Projetées par les volcans, les roches cristallines – pierre de soleil rouge et or, pierre de lune nacrée et bleue, pierre à feu, mate, d'où jaillit l'étincelle ; cristal de roche clair ou couleur de fumée... Translucides, irisées, scintillantes, ces roches millénaires se sont désagrégées, pulvérisées ; le sable des déserts s'est créé par l'eau et le feu de la terre.

Jusqu'aux rives du Niger, le Sahara étend ses larges et mouvantes dunes de sable. Souvent, les cherchant longuement sans les trouver, ou les trouvant sans les chercher, les roses de sable rappellent les fleurs cristallisées... d'infini et de rêve.

L'amour perdu

La beauté de Yacout était des plus parfaites.

Les fils des nobles familles souhaitaient obtenir la belle, dont les femmes parlaient.

Le père souriait sans répondre. Pourtant la jeune fille était maintenant en âge de se marier.

La mère s'en inquiétait, sachant que mieux vaut ne pas trop attendre. Elle savait aussi que sa fille écoutait, charmée de musique, le chant d'un chameleur.

Il chantait la merveille des yeux noirs, le sourire des lèvres, la grâce incomparable de la taille. Celui qui aurait pour femme une telle beauté serait tellement heureux qu'il vieillirait sans même s'apercevoir que les années passent...

Le chameleur chantait.

Tout bas se murmurait que c'était la belle Yacout qui l'inspirait.

Mais son père semblait l'ignorer...

Il promit sa fille à Kaddour, un jeune homme d'une des plus riches familles.

Le mariage fut une grande fête. La fantasia entraîna les cavaliers au lointain du désert et leur retour fut une course ardente, un emportement effréné qui s'arrêta net, près des tentes.

La diffa fut celle des grands chefs, et les danseuses dansèrent très tard dans la nuit.

Enfin, au moment où la coutume le voulait, Yacout fut donné à celui à qui elle appartenait. Il était beau, empressé de lui plaire, très amoureux.

Très amoureuse elle aussi, autant qu'elle était belle.

Ils étaient tout à leur bonheur, si parfait que rien ne semblait pouvoir le troubler.

Le chameleur chantait, chantait la beauté de celle à qui il pensait toujours, sans jamais rien espérer.

Un soir, Kaddour entendit le chant plus proche. Yacout l'écoutait. Il ne lui fit pas de reproche mais, le lendemain, le chameleur était tué, sans que personne ne s'en étonne.

Yacout, qui jusque-là avait écouté les chansons sans que rien ne la troublât, s'éprit du chameleur, qui ne chanterait plus jamais.

Elle rêvait, croyant l'entendre encore. Le silence, pour elle était une chanson.

En tuant le chameleur, qui n'avait d'importance que pour son chant, Kaddour avait perdu l'amour de celle qui l'avait aimé.

